

Le travail des femmes et la crise

Autor(en): **Gueybaud, J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **20 (1932)**

Heft 386

PDF erstellt am: **06.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-260801>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

renouvelée. La grande animatrice de cette journée a été Mme Gillibert-Randoin, que les lecteurs du *Mouvement* connaissent de longue date.

Les femmes abstinences, toujours dévouées, participent au Comptoir avec leur crémerie, très fréquentée, où la clientèle masculine est chaque jour plus nombreuse. On y sert notamment un chocolat remarquable. Tout en se régalant, on y peut méditer sur de petites affiches qui vous apprennent par exemple que la Suisse dépense annuellement 500 millions de francs pour des boissons alcooliques, 410 millions pour le lait, 350 millions pour le pain, 300 millions pour l'administration fédérale, 180 millions pour l'instruction publique, 82 millions pour l'armée, 60 millions pour l'assistance publique.

Partout, dans toutes les halles, on trouve des femmes qui, sans se lasser, expliquent, racontent, recommencent et répondent aux visiteurs, et cela dans tous les groupes. En vérité, on ne saurait concevoir le Comptoir suisse sans la collaboration féminine.

Aux Beaux-Arts, nous trouvons nos graveuses les plus connues, M^{lles} Violette Diserens, Germaine Ernst, Sophy Giauque, Edwige Kroenig, Violette Milliquet (Lausanne), Jacqueline Esseiva (Fribourg); leurs eaux-fortes, leurs pointes-sèches, leurs gravures sur bois comptent parmi les meilleures de l'exposition.

Ajoutez à tout cela un air de liesse, cette atmosphère de bonhomie, de gaieté, de bonne humeur, de cordialité propre au canton de Vaud, et qu'on ne peut apprécier si l'on n'y a pas séjourné un long temps. Pourquoi faut-il que toute cette bienveillance soit gâtée par des ombres?

Si le bon vin réjouit le cœur de l'homme, l'excès du vin, même excellent, ravale l'homme au rang d'une brute. Toujours pénible, le spectacle de cette déchéance l'est davantage lorsque c'est une femme qui le donne. Or, il paraît qu'au Comptoir, on a signalé plusieurs cas d'ivresse féminine, qui laissent quasiment désarmés le service d'ordre et la police. Je l'écris à ma grande honte.

Le Comptoir offre en grande quantité tous ces perfectionnements que l'électricité et la rationalisation préparent aux ménagères de notre temps: machines à laver, essoreuses, armoires frigorifiques, armoires de cuisine telles qu'on en vit à la Saffa, installations sanitaires, etc. Pourquoi faut-il que les employés chargés de les vanter sachent si peu et si mal leur métier? Les uns ignorent tout des prix de leurs machines; celui-là, lorsqu'on lui demande le coût de son armoire de cuisine, ne sait que vanter ses commodités; tel autre, lorsqu'on lui signale un défaut du moteur de son réfrigérateur, répond par une grossièreté; d'autres vous parlent la cigarette aux lèvres; il faut s'estimer heureux lorsque le camelot ne vous tape pas sur l'épaule ou sur le ventre. Ce n'est pas ainsi que l'on fait des affaires. Il n'y en a point comme nous, c'est entendu; mais ce n'est pas une raison pour ignorer que nous avons quelque chose à apprendre, et que la clientèle, même éventuelle, réclame quelques égards.

Je m'excuse de confier au *Mouvement Féministe* ces remarques qui n'auraient pas été accueillies dans la presse quotidienne. Car, quoi qu'en pense M. le conseiller fédéral Meyer, la liberté de la presse n'existe pas en Suisse. Les féministes en savent quelque chose!

S. BONARD.

Pour le Désarmement

La mobilisation des forces féminines dans divers pays.

Le Comité des Organisations féminines internationales pour le Désarmement, de l'activité duquel nos lecteurs sont au courant par les fréquentes informations publiées ici même, ne s'est pas borné à son travail international: il a aussi suscité dans différents pays, par l'entremise des Sections et branches nationales de ses quatorze organisations constitutives, des mouvements tout à fait intéressants en faveur de l'idée du désarmement. Il ne faut pas oublier en effet que les délégués prennent la parole à Genève bien souvent selon un mot d'ordre de leur gouvernement, et il est donc de première importance que, dans chaque pays, les hommes d'Etat au pouvoir sachent ce que demande l'opinion publique, tant féminine que masculine — surtout quand cette opinion publique est celle des femmes électorales! Voici par exemple, l'Allemagne, où en dépit des difficultés de plus en plus nombreuses créées par la situation politique actuelle, « les femmes », écrit Dr. E. Luders, ont suivi avec grand intérêt les travaux de la Conférence, comme ceux du Comité International féminin. Différentes organisations féminines se sont inspirées de ce travail pour prendre l'initiative d'activités, soit liées uniquement à la question du désarmement, soit en relation avec les problèmes économiques et financiers de l'heure. Des articles sont passés à la presse, des bulletins envoyés pour leur orientation à des groupements locaux; de grands meetings publics ont été organisés, dont notamment deux à Berlin, sous les auspices de « Groupe allemand pour la Conférence du Désarmement », dans lesquels des femmes ont pris la parole.

En Australie (pour suivre l'ordre alphabétique dans cette revue de l'activité féminine pour la paix à travers le monde), le Conseil National des Femmes s'est mis en relations directes avec la délégation à la Conférence pour insister en faveur de la paix par le désarmement; au Canada, les Unions chrétiennes de Jeunes filles ont pris l'initiative d'un grand meeting public, et la Fédé-

ration des Femmes dans les affaires et les promesses communique à tous les nombreux clubs qui lui sont affiliés les directives données par le Comité de Genève. Le Danemark a si bien organisé son travail en ce domaine qu'il suffit d'un signe du centre directeur pour déclencher une action simultanée de 1500 secrétaires, représentant quelques 17.000 membres! C'est ainsi que le Secrétariat de la Conférence du Désarmement a été inondé de messages de toutes les parties du Danemark. En Estonie, ce sont les Unions chrétiennes de Jeunes filles qui ont pris nettement position en faveur de la suppression des armes d'agression; en Hongrie, le Conseil National des Femmes a agi dans le même sens auprès de la délégation à la Conférence de Genève, et du Président de celle-ci, M. Henderson; en Irlande, un Comité féminin spécial s'est formé qui a tout spécialement insisté pour l'abolition de la guerre chimique et bactériologique; en Lituanie, en Norvège, en Pologne, une propagande intense a été menée par la presse, le meeting public, et des démarches ont été faites directement auprès de M. Henderson. La Section hollandaise de l'Alliance pour le Suffrage a également énergiquement agi auprès de la délégation nationale et du Ministère des Affaires étrangères. En Suède, 17 Sociétés se sont fédérées en un Comité d'action, représentant environ 35.000 membres.

Les Etats-Unis, la France, la Grande-Bretagne tiennent une place importante dans cette mobilisation féminine pour le désarmement. Le Comité « Cause and Cure of War », la Ligue des Femmes juives, le Conseil des Femmes missionnaires ont suivi attentivement les événements de Genève, intervenant à plusieurs reprises auprès du Président de la Conférence comme auprès du premier délégué des Etats-Unis, M. Gibson: un de leur message a même été confié spécialement à un aviateur pour qu'il le remette sur place. La Section française de la Ligue des Mères et des Educatrices a agi auprès de toutes ses correspondantes départementales, leur demandant de télégraphier à M. Henderson pour réclamer, sous condition de l'institution d'un contrôle international et de l'organisation d'une assistance mutuelle, l'abolition immédiate des armements interdits aux vaincus par le traité de Versailles,

et la suppression de la fabrication et du commerce privés des armes encore permises. « Il est nécessaire, écrivait la Présidente à ces correspondantes, que ne soit pas annihilée, par la timidité craintive du gouvernement français, la volonté de paix de notre peuple. Cette volonté de paix française est la plus sérieuse chance de salut qui reste au monde... Il faut que tout le monde sache que si la Conférence du Désarmement n'aboutit pas à un résultat sérieux, il ne fait de doute pour personne que ce sera le signal du réarmement de l'Allemagne. Nous aurons ainsi créé le plus terrible des dangers qui puissent menacer la paix, et nous devons tout faire pour l'écartier ».

Quant à la Grande-Bretagne, comme on peut se l'imaginer chez un peuple pour lequel les pétitions et les résolutions sont une tradition nationale, l'activité déployée par les groupements féminins a été intense, et ce sont de véritables avalanches de résolutions qui ont été déversées sur le premier ministre et la délégation à Genève. Une des plus importantes de ces résolutions est celle de la « Croisade des Femmes pour la Paix », qui, votée par acclamation dans un grand meeting à Queen's Hall (Londres), fut remise de l'estrade à un aviateur qui la transporta par avion à Genève.

Si nous ajoutons qu'en Bulgarie, en Roumanie, en Tchécoslovaquie, les branches nationales de la Ligue des Coopératrices et de l'Union Mondiale de la Femme ont également accompli un travail de tous les instants... ne peut-on vraiment pas parler d'une mobilisation féminine pour la paix par le désarmement? M. F.

P.-S. — Comme reprise d'activité au moment de l'Assemblée plénière de la S. d. N., le Comité International féminin pour le Désarmement organise, de concert avec l'Union des Associations pour la S. d. N., les Organisations chrétiennes internationales et les Organisations internationales d'étudiants, une réunion spéciale de discussion dont la demande allemande d'égalité de droit et d'armement fera l'objet. Cette séance, à laquelle nous espérons que de nombreuses lectrices du *Mouvement* pourront participer, aura lieu le samedi 24 septembre, à 14 h. 30, à la Maison paroissiale américaine, rue de Monthoux, Genève.

Le travail des femmes et la crise

Il est fatal qu'en des temps de chômage inquiétants comme ceux que nous vivons, des attaques se produisent contre le travail féminin, que des sociologues simplistes ou des concurrents malheureux accusent d'être la cause de tout le mal. « Haro sur le baudet... » Tantôt ce sont des campagnes de presse, comme celle du professeur Richet en France, qui fit couler tant d'encre, voici quelques mois¹; tantôt ce sont, chose plus grave, des tentatives législatives ou des élaborations de règlements renvoyant la femme à son foyer — sans que ces réformateurs de la société s'inquiètent le moins du monde de savoir de quel pain se nourrirait cette femme, qui a pourtant le droit de manger, elle aussi,

¹ Notons d'autre part que le même professeur Richet vient d'écrire un article catégoriquement suffragiste à l'occasion des débats sur le vote des femmes au Sénat français (*Réd.*).

qu'elle soit seule, ou qu'elle ait charge de famille...

Nous venons d'assister cet été à une double offensive dans ce sens. D'une part, nous apprenons le *Journal suisse des Commerçants* (N° 32), un appel, anonyme d'ailleurs, a été lancé dans quelques journaux suisses-allemands engageant les employés de commerce masculins à se grouper pour combattre la main-d'œuvre féminine dans ces professions. Une des causes des difficultés actuelles serait, selon les auteurs de cet appel, « la préférence des directeurs d'entreprises et des administrations pour le personnel féminin, le désir de ce même personnel de chercher à se créer une existence indépendante, au lieu de se tourner vers le travail ménager; enfin, le nombre trop grand d'élevées féminines dans les Ecoles de commerce. » C'est à ce mal qu'il faut parer par la convocation d'un Congrès d'employés masculins. Le Comité Central de la Société suisse des Commerçants ne s'est heureusement pas laissé prendre à cette tentative, dans la-

quelle il a vu avec raison un danger d'émission de ses effectifs en dressant les hommes contre les femmes et réciproquement, alors que l'unité de front est au contraire indispensable pour lutter contre la crise — dont souffrent d'ailleurs, ajoute-t-il avec raison, les femmes autant que les hommes dans les professions du commerce et des bureaux. Le fait, d'ailleurs, que cette Société compte 29.000 membres masculins, et seulement 7.000 membres féminins, n'est-il pas indicatif que les femmes n'ont pas envahi ces professions autant qu'on veut bien le dire, ceci confirmant d'autre part les statistiques de la Saffa?

Plus près de nous, et à peu près en même temps, le quotidien *la Suisse* a servi de cadre à une passe d'armes entre M. Regard, le président du groupement intitulé *la Corporation*, et une de nos bonnes féministes genevoises, employée de bureau également (car il est curieux de noter que, lorsqu'on parle d'interdire aux femmes le travail rémunéré pour le laisser aux hommes, on ne vise

Portraits de Femmes

Gertrud BELL (1868-1926)

Pour qui veut narrer l'essentiel de cette extraordinaire destinée de femme que fut la vie de Gertrud Bell, il n'existe l'aide d'aucune biographie. La tâche est donc ardue, mais d'autant plus intéressante, puisqu'il s'agit de reconstruire cette vie par la correspondance, par les milliers de lettres que, de tous les points du globe les plus lointains, les plus isolés, où ses pérégrinations la conduisaient, elle adressa à ses parents, surtout à son père et à sa belle-mère. C'est cette dernière qui, après la mort prématurée de Miss Bell, publia en 1927 la correspondance de la défunte — publication dont onze ou douze éditions ont déjà paru et qu'on trouve également dans les collections populaires.

Une vie tout à fait exceptionnelle se révèle dans ces lettres qui eurent comme toile de fond pour ainsi dire le monde entier; mais leur cadre est avant tout le désert arabique, depuis que s'y exerça l'influence politique et intellectuelle des Anglais, et l'Irak où, durant et après la guerre mondiale, Gertrud Bell sut façonner d'une nouvelle manière le sort de tout un peuple. Non point que, dès sa jeunesse un mode de vie spécial, conforme à un plan établi par sa famille ou par elle-même l'eût préparée à cette tâche: son éducation, son instruction ne visent aucun but précis, mais son intelligence, sa vitalité surprenante lui permettent de mettre à profit

des circonstances exceptionnellement favorables. Elles se développe ainsi sans effort, sans pression du dehors, sans amour-propre exagéré, aussi naturellement que le végétal qui ignore s'il va devenir fleur, mauvaise herbe ou arbre de haute futaie. Son existence est ainsi une perpétuelle ascension: d'étudiante, elle devient poète, historienne, artiste, alpiniste célèbre, grande voyageuse, orientaliste, et enfin conseillère politique de marque d'une nation qui se crée.

* * *

Issue d'une famille des districts miniers anglais, propriétaire de mines de charbon et en relations avec le monde de la diplomatie, Gertrud Bell naquit en 1868 à Redear. Son heureuse enfance s'écoula à la campagne, dans des jardins fleuris que peuplaient des animaux de toute sorte, ses compagnons favoris. Ignorant la peur, débordante de vie et d'initiatives, elle met plus d'une fois en péril son frère cadet, moins bouillant qu'elle.

Son maître, frappé des dispositions qu'elle révèle pour l'histoire, insiste afin qu'elle suive des cours à l'Université d'Oxford. Ses parents peu enclins à admettre une telle nouveauté, cèdent néanmoins, et bientôt, à l'étude de l'histoire, la jeune fille joint celle des langues, ce qui d'ailleurs ne l'empêche aucunement de danser à tous les bals, de canoter, de jouer au tennis, d'accepter garden-parties, dîners et soirées. Elle jouit à fond de l'existence. Chacun aussi est frappé déjà d'un trait de caractère saillant chez elle: son assurance. A ses examens universitaires, elle montre

une indépendance d'esprit qui choque quelques-uns: répondant à son examinateur, l'historien bien connu Gardner, spécialiste de l'époque de Charles I^{er}, elle lui dit tranquillement: « Je juge, je le crains, Charles I^{er} autrement que vous ». Quelque temps après, en séjour chez son oncle, Sir Frank Lascelles alors ambassadeur de Grande-Bretagne à Bucarest, elle ose, à la stupefaction des auditeurs, déclarer à un homme d'Etat étranger: « Il me semble, Monsieur, que vous n'avez pas saisi l'esprit du peuple allemand ». On ne se doutait pas alors que, plus tard, bien des hommes politiques en vue seraient venus demander son avis et le suivre!

Poursuivant ses études linguistiques, Gertrud Bell s'attaque au latin qu'elle trouve difficile, mais elle est soutenue par son énergie: « Ignorer cette langue, dit-elle, c'est se heurter sans cesse contre un mur. » Elle apprend ensuite le persan et réussit à le posséder assez pour traduire en anglais le *Divan* de Hafiz. C'est encore l'allemand, l'italien, l'hindoustani, le turc auxquels elle s'attaque, mais surtout l'arabe — tant la langue écrite que les dialectes, au point que le Mufti de Jérusalem put dire d'elle que jamais il n'avait entendu de meilleur arabe dans une bouche européenne.

Son initiation aux merveilles de l'Orient date d'une nouvelle visite à son oncle, Sir Frank Lascelles, ambassadeur à Téhéran. Elle a vingt-quatre ans. Voyageant à cette époque uniquement pour jouir de la beauté du monde, elle y fait participer les siens par ses descriptions: « Ce désert de Téhéran! Des

lieux et des lieux, sur lesquelles rien ne pousse, entre des montagnes noires et nues que couronnent les neiges et sillonnent des torrents profondément encaissés. Puis, soudain, du néant, d'une petite cascade froide, naît un jardin. Arbres, jets d'eau, citernes, roses. Dans le jardin, une maison — cette maison dont nous avons rêvé dans les contes de notre enfance... Elle goûte les nuits persanes où l'on s'endort à la belle étoile. Elle admire l'hospitalité orientale: « Le prince, dans sa demeure, se lève pour te saluer quand tu entres. Sa maison est à toi, son jardin est à toi, et ce qui vaut encore mieux, son thé... Ah! nous ignorons tout de l'hospitalité, nous autres de l'Occident! »

A ce séjour en Perse en succèdent d'autres, en Suisse, en Italie, en Algérie, en Grèce, en Allemagne. Partout où elle va, elle poursuit ses études linguistiques. A Weimar, elle est ravie de prendre des leçons d'allemand avec une vieille dame qui habite la maison où vécut Charlotte von Stein. A Berlin, où Sir Frank Lascelles est ambassadeur de Grande-Bretagne, on l'invite aux bals de la cour; elle prend le thé avec l'empereur et l'impératrice. « L'empereur parle sans cesse, écrit-elle aux siens; il ne m'est pas sympathique. Il prétend que les Allemands seuls ont compris Shakespeare. Naturellement on ne peut pas contredire un empereur ».

A Bayreuth, elle est invitée chez Cosima Wagner; à Paris, elle étudie l'histoire de l'art avec Salomon Reinach; puis, âgée de vingt-neuf ans, elle entreprend son premier voyage autour du monde, qui devait être suivi

jamais des professions telles que celles de ménagères, réceuses, lauses, etc., etc., mais bien celles qui semblent — je dis qui semblent — plus avantageuses à exercer !. Ce que M. Regard propose, c'est de limiter, puis de limiter « par une législation prudente » le nombre des femmes qui travaillent, affirmant que par ce moyen « le chômage et la crise commerciale seraient en grande partie supprimés ». Quel optimisme ! et quelle illusion ! et comment M. Regard ne voit-il pas tout de suite qu'en supprimant des chômeurs, il créerait tout simplement des chômeuses ! — ceci sans parler des autres aspects de la question que notre collègue féministe a excellemment caractérisée dans une lettre de réponse :

Le procédé de solutionner la crise en renvoyant à leur foyer — et cela sans les consulter — celles qui n'ont pas la possibilité de se défendre peut paraître plaisant, mais ne résoud pas le problème, car ceux qui préconisent ce remède ne voient qu'un des côtés de la question et ne se rendent pas compte des conséquences qu'aurait le retrait des femmes de la vie économique.

Ainsi, pour citer un exemple entre combien d'autres, comment entend-on remédier à la diminution de la recette de l'impôt ? Les femmes n'ayant plus de gain ne pourront évidemment plus être astreintes au paiement de l'impôt. Instituerait-on un impôt sur les célibataires masculins ? ou le gain professionnel de l'homme serait-il imposé plus lourdement ?

Et la perte pour l'économie nationale ? Toutes ces femmes revenues à la vie ménagère, par le fait même des loisirs qu'elles auront, feront elles-mêmes quantités de travaux qu'elles faisaient exécuter par d'autres mains contre rémunération, d'où nouveau chômage et diminution des recettes pour le commerce et l'industrie.

Et les femmes seules — célibataires — divorcées ou abandonnées, etc. ? Formeront-elles les rares exceptions autorisées par la corporation à gagner leur vie, ou seront-elles entretenues par l'Etat, avec quelles ressources ? nouvel impôt ? sur quoi ?...

Les dernières statistiques accusent un excédent de femmes seules formant le 20 % de la population féminine de notre pays. Se représente-t-on ce que coûterait l'entretien de ces femmes ?...

Il est certain que si la corporation arrive — et je serai la première à m'en réjouir — à obtenir pour l'employé un gain lui permettant d'entretenir convenablement sa famille, bon nombre de femmes seront heureuses de ne plus être soumises au labeur exténuant que représente le travail ménager et professionnel. Mais il restera encore toutes celles qui ont choisi librement une profession, et à celles-là, au nom de quoi pourrions-nous leur enlever le droit de remplir la vocation à laquelle elles se sentent appelées ?

Mais ces réponses, attendons-nous à devoir souvent encore les aligner. Car la lutte féministe est engagée actuellement, et de par les circonstances actuelles, sur le terrain économique principalement, et dans un pays comme le nôtre, où les femmes ne sont pas munies de l'arme du bulletin de vote, elles auront à faire pour maintenir leur droit à leur travail, et prouver que ce n'est pas par des moyens artificiels et simplistes que l'on diminuera le chômage.

J. GUEYBAUD.



Cliché Jus Suffragii

Dr. Gertrud BAUMER (Berlin)

ex-députée au Reichstag, conseillère ministérielle, dont l'intervention à la Conférence de Service social de Francfort a été si remarquable.

Les Congrès de l'été

(Suite et fin.)¹

La II^e Conférence Internationale du Service social.

(Francfort sur le Main, Juillet 1932)

A Paris, lors de la première Conférence, les résultats désirés n'avaient pas été atteints, car on s'était un peu perdu dans le domaine par trop vaste du travail social. Aussi le Comité d'organisation de la II^e Conférence avait-il choisi cet unique sujet : *La famille et l'assistance*. Mais très vite on s'aperçut que ce sujet-là était encore beaucoup trop étendu et qu'il entraînait forcément la discussion de questions secondaires, celle de la protection de la famille entre autres. C'est pourquoi, dans cette II^e Conférence également, on a effleuré beaucoup de questions, mais on n'en a approfondi que très peu.

A la première assemblée plénière, on entendit quatre rapports qui pourraient être groupés sous ce titre : *La famille, la politique sociale et l'assistance*. Cette séance fit sentir très distinctement combien la notion du travail social est encore nouvelle. On avait l'impression (il en fut du reste de même dans les séances de commissions) que plusieurs des orateurs ne se rendaient pas compte de ce que devait être une Conférence internationale, et se perdaient dans des causeries pleines de bonnes intentions, mais qui n'avaient rien de commun avec un travail sérieux. Aussi la conférence de Gertrud Bäumer fit-elle une impression d'autant plus forte. « Ses paroles frappèrent comme des coups de marteau sur l'enclume », écrit

¹ Voir le numéro précédent du *Mouvement*.

vit la *Gazette de Francfort*. L'assistance et la politique sociale sont-elles, en somme, encore capables de porter remède à la détresse de la famille ? demanda Gertrud Bäumer, et se basant sur la situation actuelle de l'Allemagne, elle conclut que ce qui a été fait jusqu'à maintenant ne suffit plus, parce que l'essence même de l'existence familiale est menacée. Il est du devoir des chefs du travail social de présenter la situation actuelle telle qu'elle est réellement. Pratiquer l'assistance partout où cela est en leur pouvoir, oui certes, mais en outre réclamer sans cesse un ordre social dans lequel l'individu tiennne de nouveau la place qui lui est due.

Les conférences de la seconde séance plénière sur *Les effets du chômage sur la famille* furent aussi dignes de retenir l'attention. Des représentants des pays souffrant le plus du chômage, l'Angleterre les Etats-Unis et l'Allemagne, prirent la parole. Tandis que l'Angleterre et l'Allemagne essayent de parer aux effets désastreux du chômage par une aide systématiquement organisée, l'Amérique, elle, ne possède ni assurance-chômage, ni même une assistance générale organisée. Cependant, ceci ne signifie pas — comme le croient facilement les Américains eux-mêmes — que les chômeurs dépendent uniquement du bon vouloir de l'assistance privée. Les secours officiels atteignent de 3 à 500 millions par an et sont à peu près trois fois plus élevés que ceux provenant de sociétés privées. — Le rapport du professeur Pollihek fut tout spécialement impressionnant et montra une fois encore la profonde misère dans laquelle se débat l'Allemagne. Dans ce pays, l'assistance-chômage a dû être réduite de telle façon que deux chômeurs reçoivent ensemble 42,50 RM par mois. Et même ce secours-là ne peut être maintenu qu'en chargeant à tel point les travailleurs qu'ils vont à grands pas vers la misère et la ruine. Dans les familles de chômeurs, les dernières réserves sont employées. C'est pourquoi on réclame à grands cris des mesures d'économie politique, d'ordre international surtout.

Entre les séances plénières eurent lieu des réunions de commissions. Dans ces dernières, quelques-uns de nos compatriotes prirent aussi la parole : entre autres le Dr. Briner (Zurich) sur *La situation des adolescents dans la famille*; M^{lle} Emma Steiger (Zurich) sur *l'assistance à la mère, à l'enfant et à la famille*; et M^{lle} Suzanne Ferrière (Genève) sur *l'assistance aux familles et aux enfants d'origine étrangère*. Une trentaine de Suisses, d'ailleurs, suivirent les séances de la Conférence. L'Office fédéral du Travail était représenté par M^{lle} Dr. Schmidt et les villes de Berne et de Zurich avaient délégué des représentants officiels. De Suisse romande, on était surtout venu du canton de Vaud.

En dehors de la Conférence eut lieu encore une réunion du Comité international des écoles sociales, à laquelle prirent part les directrices de nos deux écoles de Genève et de Zurich.

Si cette Conférence n'a pas atteint ce qu'on en attendait, elle a eu au moins pour résultat d'établir le contact entre des personnes de nations diverses et de leur faire sentir fortement la misère générale et le besoin pressant d'y remédier.

Le III^e Congrès International pour l'Éducation nouvelle.

(Nice, Août 1932)

Malgré la crise qui sévit dans presque tous les pays, 44 nations s'étaient fait représenter à ce Congrès, et la Chine, le Japon, les Indes, l'Amé-

rique et l'Afrique, en envoyant également des délégués avaient prouvé, une fois de plus, qu'avec de la bonne volonté on arrive à surmonter tous les obstacles. Il est vrai que les pédagogues ne sauraient rester indifférents aux graves problèmes qui tiennent actuellement en haleine le monde entier : de là l'intérêt très vif suscité par ce Congrès. Le sujet des divers travaux présentés était : *L'éducation dans ses rapports avec l'évolution sociale*. L'éducateur doit avoir la conviction profonde qu'il a le devoir et la possibilité d'éveiller dans la jeunesse l'esprit de compréhension mutuelle et la volonté d'un travail en commun pour le plus grand bien des générations futures. L'éducateur seule peut préserver la civilisation d'un recul catastrophique, et la tâche de l'éducateur est de faire de l'enfant un individu d'une valeur morale telle qu'il puisse devenir un membre utile de l'humanité.

Les raisons principales de l'évolution sociale sont : les progrès rapides de la technique ; le machinisme ; la guerre mondiale ; des formes gouvernementales et économiques surannées ; une éducation poussant à l'égoïsme et au matérialisme. Les éducateurs doivent unir leurs efforts pour trouver un moyen d'adaptation aux obligations actuelles. La grande difficulté réside en ce que, de par leur culture, ils sont des enfants du passé, et que les enfants qu'ils veulent éduquer pour l'avenir ignorent encore tout de cet avenir. L'école et la famille devraient, en outre, travailler de concert, mais dans plusieurs pays tout spécialement atteints par la crise, la famille est fortement ébranlée. Il s'agit donc parfois de remplacer l'éducation familiale, et aussi de s'occuper des adolescents sans travail. Pour pouvoir faire face à tous ces devoirs nouveaux, le pédagogue doit y être préparé spécialement. C'est pourquoi la question d'une réorganisation complète de la formation pédagogique a aussi été discutée à ce Congrès.

Une trentaine de Suisses se sont trouvés à Nice, et les conférences de MM. Jean Piaget sur *L'évolution sociale et la pédagogie nouvelle*, A. Ferrière sur *Les aptitudes du maître à l'école*, Ed. Claparède sur *La pensée loyale et son éducation*, W. Schohaus sur *L'enseignement de la pédagogie et l'éducation nouvelle*, furent suivies par un très nombreux public et donnèrent lieu à des discussions des plus intéressantes.

Des travaux du Congrès il résulte clairement que la pédagogie doit s'adapter sans cesse à l'évolution sociale et s'efforcer de rester en contact étroit avec la vie en dehors de l'école.

H. Z.

(Résumés d'après le *Schw. Frauenblatt*.)

La collaboration des femmes avec la S. d. N.

(Suite de la 1^{re} page.)

C'est pour cela précisément qu'il serait nécessaire de profiter de l'occasion ainsi offerte pour remettre en lumière cet art. 7 du Pacte, que les femmes ont salué comme l'aurore d'une aube nouvelle, et dont la réalisation leur a apporté tant de déceptions. Cette chartre fondamentale de l'égalité des droits des femmes et des hommes au sein de la S. d. N., comme dans tous les organismes dépendant d'elle, combien souvent ne l'avons-nous pas vue, et cela malgré des assertions officielles, laissées dans l'oubli, ou appliquée à contre-cœur ! combien de fois des arguments spé-

plus tard d'un second, car elle était poussée par un intense besoin de connaître la terre et ses habitants.

En Suisse, elle avait réussi les ascensions les plus périlleuses, si bien que dans les cercles alpinistes, elle était connue comme « Miss Bell qui fait des exploits impossibles ». Voici, par exemple, dans l'Oberland bernois, une cime entre les deux Wellhörner qui comptait parmi les quatre impossibilités des Alpes bernoises : elle en triompha et fit également l'ascension du Finsteraarhorn par le côté N. O. Surprise avec ses guides par une tempête de neige, elle resta cinquante-sept heures en route, dont cinquante-trois à la corde et passe la nuit sur le glacier, si bien qu'elle faillit avoir les orteils gelés. Ses guides la vénèrent pour son sang-froid, son mépris du danger et son attitude à leur égard. Un jour, elle en rencontre plusieurs — des Suisses — dans les Montagnes Rocheuses, et lorsqu'ils apprennent qu'elle est la célèbre alpiniste, ils lui font une ovation. Une des pointes des Engelhörner porte son nom.

Et où qu'elle soit, elle écrit à ses parents le récit de ses pérégrinations.

* * *

C'est à l'âge de trente-et-un ans que Miss Bell commença ses explorations en Orient.

Débordante de projets, décidée à apprendre l'arabe, elle se rend à Jérusalem en 1899, et y reçoit le meilleur accueil auprès d'une dame anglaise, Dr. Rosen. Elle avait fait la dernière partie de la traversée sur un bateau russe, avec 400 moujiks allant en pèlerinage.

De Jérusalem, elle entreprend des excursions, d'abord avec des amis, puis, comme son amour des voyages ne lui laisse aucune trêve, accompagnée seulement de guides ou de soldats arabes. Si elle parcourt d'abord les routes battues des touristes et des pèlerins qui conduisent au puits de Jacob, à la Mer Morte, à Jéricho, à l'ancienne cité des palmiers, ou au Jourdain, nous la voyons aussi pousser jusqu'au pays des Moabites, escalader l'arête rocheuse du Nebo, celle du Mont Garizim, du Mont Hor. Là, elle assiste à des scènes toutes pareilles à celles que narre l'Ancien Testament. Il arrive, au puits, qu'on dise : « Maitresse, nous voulons faire boire tes chameaux aussi » — exactement comme on s'adressait, il y a des siècles, au fidèle serviteur d'Isaac, Eliézer. Il arrive que des gens de basse extraction se rendent chez les Bédouins Bein Sakhr afin de leur acheter Gertrud, à l'instar des frères de Joseph, en Egypte — ou encore, elle rencontre un campement de Bédouins victimes la veille d'une agression, une tribu hostile leur ayant emporté 2000 têtes de bétail et toutes leurs tentes, comme il est raconté dans le Livre de Job. Ou bien, ce sont des centaines de pèlerins russes en chemises blanches qui se font baptiser dans le Jourdain. Et partout elle joint du printemps dans le désert, avec son océan de fleurs : cyclamens, orchidées, anémones, iris, marguerites, œillets, mauves...

(A suivre.) E. STRUB.
(Traduit librement et adapté en français par M.-L. Freis.)

UN PEU D'HISTOIRE

Une ambassadrice

Le Sénat français s'est refusé à accorder aux femmes le droit de vote.

Parmi les femmes remarquables dont on a parlé à cette occasion, je m'étonne qu'on n'en ait pas citée une qui fut ambassadrice de France, et cela non comme femme d'un ambassadeur, mais de son chef. Si, en effet, on prend la liste de ceux qui représentèrent la France en Pologne, on trouve, à la date de 1644, la maréchale de Guébriant.

Renée du Bac naquit au commencement du XVII^e siècle. Mariée jeune à un homme dont elle ne tarda pas à voir à quel point il était cruel, elle fit rompre son mariage et contracta une nouvelle union avec le comte de Guébriant, à coup sûr l'un des plus grands hommes de guerre de son temps.

Il mourut en 1643. L'année suivante, la maréchale était nommée ambassadrice, avec mission de conduire à Ladislas, roi de Pologne, la princesse Marie-Louise de Gonzague, qu'il avait épousée par procuration. Voilà, pensera-t-on, qui ne présenterait guère de difficultés. Le fait est qu'entre le mariage par procuration et l'arrivée de la princesse à Varsovie, Ladislas avait été fort prévenu contre celle-ci, qu'on accusait d'avoir aimé plus qu'il ne convenait l'infortuné Cinq-Mars. Une princesse polonaise visait à supplanter la reine, et tout semblait annoncer que cette dernière serait outrageusement renvoyée en France.

M^{me} de Guébriant vit le péril. Ce qu'elle déploya de dextérité, d'esprit de profonde diplomatie pour amener Ladislas à reconnaître Marie de Gonzague pour épouse, serait incroyable, si on n'en avait les détails authentiques dans une série de lettres écrites par la maréchale à la princesse Palatine, sœur de la reine de Pologne.

M^{me} du Guébriant allait être nommée gouver-

neur de Brisack et de l'Alsace, lorsqu'elle mourut à Périgueux, le 2 septembre 1659, au moment où elle prenait part à la négociation de la paix des Pyrénées sous le titre de première dame d'honneur de la jeune reine Marie-Thérèse.

C'était à coup sûr une femme remarquable, peu connue de nos jours, et qui méritait qu'on lui fit une place dans la galerie de celles qui à tant de titres justifient le féminisme.

A. B.

Ce que Rabelais pensait de l'opinion des femmes

« Je me trouve fort bien du conseil des femmes. Et bien proprement parlent celles qui les appellent sages femmes. Ma coutume et mon style est les nommer pressages femmes. Sages sont-elles, car dextrement, elles conçoissent. Mais je les nomme pressages, car divinement elles prévoient et praedisent certainement toutes choses advenir. De elles toujours nous viennent admonitions salutaires et profitables. Demandez-en à Pythagoras, Socrates, Empedocles... Ensemble je loue jusques es hauts lieux l'antique institution des Germains, lesquelz prisoient au poids du Sanctuaire et cordialement reveroient le conseil des Vieilles... »

(Communiqué par M. E. Jaques-Dalcroze.)